

## CULTURAL STUDIES ET GÉOMÉTRIE DES SPHÈRES

Tenter une approche définitionnelle des Cultural Studies – discipline médiatique s’il en est – est un exercice ardu, complexe, sinon vain, et frise en bien des cas l’exercice de style. Étant entendu qu’elles se donnent pour ambition de ressaisir le fait humain sous toutes ses facettes, c’est-à-dire d’envisager la société de l’humain et l’humain en société en tant qu’être pensant, agissant, producteur de pratiques, de rites et de symboles, elles convoquent à leur service des disciplines aussi diverses que la philosophie, la sociologie, la littérature, l’anthropologie, l’ethnologie, la philologie, la psychanalyse, la linguistique et la sémiotique. Science globale ou disciplines du « touche-à-tout », comme leurs détracteurs sont tentés de les définir, elles évoluent sous la triple bannière de la multidisciplinarité-interdisciplinarité-transdisciplinarité et jonglent *de facto* avec de nombreux concepts et démarches méthodologiques. C’est pourquoi leur définition demeure hautement problématique et ne saurait exister qu’à travers le prisme chatoyant de métaphores et tropes variés qui ont cela de pertinent qu’ils ne figent pas le sens, qu’ils donnent une qualité d’évidence à ce qui paraît d’emblée confus et rendent compte de la labilité théorique des Cultural Studies d’un auteur à l’autre, d’un département universitaire à l’autre et d’un pays à l’autre. Sans aller jusqu’à les qualifier de « bouillon de culture », on peut du moins essayer d’apporter une contribution nouvelle à l’exercice de style et les décrire métaphoriquement à l’aide de la « géométrie des sphères », pour renvoyer à un autre domaine de la pensée qui, lui, s’attache à la mesure et à la configuration des sphères dans l’espace.

Mais pourquoi ce recours aux mathématiques dont le caractère axiomatique semble être en contradiction patente avec le caractère non systématique et, d’un certain point de vue, erratique des Cultural Studies ? Nous dirons : pour des raisons d’intelligibilité, en ce que la discipline, et dans le cas qui nous intéresse la géométrie, fournit des concepts clairs et définis, entendus par le plus grand nombre et qui permettent d’embrasser les éléments stables et communs – et il en existe

assurément ! – qui sous-tendent une discipline par ailleurs mouvante et protéiforme.

*Les Cultural Studies et la notion d'espace-temps*

Le premier de ces éléments structurels est la notion d'espace pour autant que les Cultural Studies regardent des espaces culturels, c'est-à-dire des aires culturelles, continent, pays, région, ville, quartier – selon une logique de progression quasi infinitésimale vers l'ensemble le plus petit et le plus dense, le ou les noyaux d'une entité culturelle. Notons qu'il faut là appréhender la culture dans son sens anthropologique, et non élitiste, ou bien comprendre que l'on parle de cultures comme les diverses manifestations de l'humain en société, et non de la culture comme la production de formes symboliques sublimées (littérature, peinture, architecture, musique, sciences et autres). Les Cultural Studies sont à cet égard les dignes héritières de l'anthropologie refondée par Franz Boas, Clifford Geertz et Claude Lévi-Strauss. Elles s'intéressent ainsi à la culture amérindienne, aux diverses cultures australiennes, à la culture des villes, à celle des campagnes, des métropoles, des périphéries... toutes totalités expressives contemporaines constituées de pratiques sociales, de croyances, de systèmes institutionnels, qu'il faut envisager dans leurs dimensions diachronique et synchronique. C'est dire l'importance du facteur temporel qui conditionne les évolutions culturelles et inscrit les espaces considérés dans le champ de l'historicité. À la notion d'espace il faut, en effet, adjoindre celle de temps, qui nous introduit au concept d'espace-temps ou à ce que les Cultural Studies appellent les chronotopes en référence à la pensée du théoricien russe Mikhaïl Bakhtine. On ne saurait de fait étudier les manifestations de l'humain en société indépendamment des chronotopes particuliers – « la corrélation essentielle des rapports spatio-temporels » (Bakhtine) qui structure le dialogue entre ces manifestations et la situation économique, politique, idéologique et culturelle passée et présente – qui définissent les modalités d'expression culturelle. Selon l'un des pères fondateurs des Cultural Studies, Stuart Hall, « l'identité culturelle n'est pas figée, elle est hybride et découle toujours de circonstances historiques particulières ». Les Cultural Studies produisent donc une réflexion sur le contexte et appréhendent, tout en les théorisant, les mutations, évolutions et tendances diverses qui se font jour.

*Les Cultural Studies et la notion de sphère*

Ces notions innombrables de cultures des villes, des îles, des frontières, des banlieues, etc., nous font insensiblement dériver vers une autre théorie mathématique éclairante : la théorie des ensembles et des sous-ensembles. Pour en rester ici au domaine strict de la géométrie,

nous dirons que les Cultural Studies étudient des configurations physiques schématisées, à savoir des ensembles modélisés en fonction des pratiques et expressions culturelles dont ils sont le creuset. C'est ainsi que l'un des champs de recherche privilégiés des Cultural Studies britanniques dans les années soixante réside dans la culture populaire, dont l'analyse fait progressivement place à l'étude de la « Modern Jazz Quartett Generation » et de la « Pop Generation » dans les années soixante-dix. Un exemple de bon aloi qui met justement en évidence le rôle joué par les Cultural Studies britanniques dans la genèse et le développement de la discipline. Car on ne comprendra l'élargissement de la notion de culture à des champs culturels marginaux, aux masses et à des groupes plus ou moins restreints que si l'on remonte aux origines des Cultural Studies et, plus particulièrement, aux textes fondateurs que sont *The Uses of Literacy* de Richard Hoggart (1957) et *Culture and Society* de Raymond Williams (1958). De fait, ces ouvrages théorisent la situation précaire du jeune boursier anglais (« scholarship boy ») dans les années d'après-guerre : tel un apatride, l'étudiant qui quitte la classe ouvrière, mais n'appartient pas encore à l'élite, se sent écartelé entre un milieu d'origine (qui définit sa culture de départ) et l'univers de la science et de la culture auquel il aimerait accéder mais dont il déteste l'arrogance. Or, pour avoir connu ce tiraillement, Hoggart et Williams entreprennent de récuser la conception morale et humaniste de la culture, dans la mesure où elle n'intéresse que des œuvres et processus intellectuels ou esthétiques, et de l'infléchir vers une définition anthropologique : la culture relève du vécu quotidien et des pratiques significatives qui tissent un réseau de communautés, d'ensembles, de sphères. À ce titre, lorsque les Cultural Studies s'attachent à étudier un ensemble particulier comme la génération pop, elles en appellent à la sémiotique et réalisent un décodage de ses pratiques, tels le choix des vêtements, les programmes regardés à la télévision, l'enthousiasme pour la musique, la fréquentation des cafés comme lieux communautaires, etc. Or, si aux origines de la discipline l'émergence d'une nouvelle génération est le phénomène qui pose le problème de l'appartenance à une ou plusieurs sphères culturelles et, partant, celui de la compréhension des codes culturels, d'autres phénomènes historico-sociétaux conduisent, au cours des années soixante-dix, à la schématisation de nouvelles configurations culturelles et/ou à la reconfiguration des sphères existantes, comme le problème des genres et des sexes, le féminisme et les conflits politiques ethniques.

Ainsi, dans le sillage des Cultural Studies britanniques, les Cultural Studies nord-américaines élaborent-elles leur propre géométrie des sphères dès lors qu'elles chapeautent les études sur les communautés africano-américaines, américano-asiatiques, hispaniques aussi bien que

les études ethniques, post-coloniales ou « diasporiques » comme enfin les études sur les sexes et l'homosexualité. Ce faisant, elles s'adaptent à l'« espace-temps » américain des années soixante-dix et surtout des années quatre-vingt et quatre vingt-dix, caractérisé par les revendications identitaires des différents groupes socio-culturels victimes d'une marginalisation ou d'une discrimination.

Il reste que toutes ces configurations culturelles, dont l'étude nécessite le décloisonnement des disciplines et l'articulation de méthodologies nouvelles autour de l'enquête ethnographique, l'expertise de terrain, l'étude de texte et l'analyse de discours, ne sont que des schématisations, au même titre que les figures géométriques, des projections à des fins démonstratives et/ou pédagogiques le plus souvent, pour cerner tel ou tel groupe qui peut afficher plusieurs types de codes culturels en même temps, ceux de la culture « gay » et de la culture punk et de la culture urbaine par exemple : tel individu ou telle communauté peut en effet appartenir simultanément à plusieurs sphères culturelles. Aussi importe-t-il de schématiser, de circonscrire d'une manière ou d'une autre, pour délimiter un périmètre d'études dans le champ pléthorique des rites, pratiques et symboles. Les démarcations ne sont jamais nettes et c'est une des raisons pour lesquelles Stuart Hall, le fer de lance des Cultural Studies britanniques, brandit le concept d'articulation qui décrit les recouvrements d'une sphère à l'autre, que ces recouvrements se fondent dans la proximité ou parenté de certaines identités culturelles (l'articulation entre l'ensemble des homosexuels et celui des lesbiennes est rien moins qu'évidente), qu'ils soient fortuits, ponctuels ou bien découlent de stratégies émancipatrices (l'articulation entre la sphère afro-américaine et la sphère hispanique, pour des raisons d'affirmation et d'émancipation politiques que l'on comprendra bien, en est un exemple probant). Le concept d'articulation est le levier d'une représentation du phénomène de l'interculturalité ou de l'intersection des sphères dans l'espace.

#### *Les Cultural Studies et la notion de distance*

On touche là à deux notions-clés de notre géométrie des sphères culturelles, à savoir le positionnement de ces sphères dans l'espace et la dynamique de leur mouvement. Comme on l'a vu, ces sphères ou configurations culturelles se positionnent diversement dans l'ensemble plus vaste du monde et de la société, mais aussi les unes par rapport aux autres, selon qu'elles résultent de certains déterminants socio-historiques – si l'on prend l'exemple de la diaspora jamaïcaine en Grande-Bretagne dont est issu Stuart Hall, on pourra parler d'une sphère culturelle définie qui est proche de la population résidant sur l'île en raison de schèmes culturels ancestraux, mais en est éloignée par l'accultu-

ration relative qui a suivi l'émigration en Grande-Bretagne ; *a contrario*, la diaspora jamaïcaine de Grande-Bretagne est proche des Anglais autochtones en raison d'un rythme de vie et de modes vestimentaires communs, mais en est éloignée du fait d'un passé mémorial étranger (l'on voit bien que la notion de distance varie grandement en fonction des espaces considérés) – ou selon qu'elles développent telle ou telle stratégie d'adaptation, de confrontation ou d'assimilation – les communautés afro-américaines et indiennes aux États-Unis se rapprochent sur le plan de la contestation, c'est-à-dire que, dès que l'on pénètre le champ culturel de l'affirmation des droits civiques, la distance entre ces sphères spécifiques tend vers la nullité. Ainsi, les sphères étudiées par les Cultural Studies se déplacent dans l'espace identitaire des cultures, viennent à la rencontre d'autres sphères ou s'en éloignent selon la logique des transferts culturels. Elles s'atrophient ou s'hypertrophient, se densifient ou se délitent, le tout dans la valse continue des pratiques culturelles. À titre d'exemple, quand les laissés-pour-compte du système scolaire américain décident de contracter une alliance, ponctuelle ou durable, avec les « gothiques », dont la marginalité est un trait identitaire, ils signalent cette « collusion » par la pratique du piercing et visent en cela à conférer à leur marginalité de fait un caractère voulu (comme chez les gothiques) plutôt que subi. Mais cette pratique a pour effet de brouiller les codes, les identités et de modifier la distance entre telle sphère culturelle et telle autre.

Les Cultural Studies, si elles veulent déterminer la composition de ces sphères ainsi que leur position les unes par rapport aux autres, leur position face au pouvoir incarné par le gouvernement et leur position au sein de totalités plus importantes (État, continent, monde), doivent nécessairement se placer en un point à partir duquel elles pourront observer les mouvements isolés ou globaux et la dynamique de recomposition des groupes. Or, curieusement, plutôt que de se placer en dehors du champ de leur recherche, elles l'investissent et se l'approprient : les chercheurs des Cultural Studies ne se fondent pas sur une logique de distanciation, mais sur une logique de participation. C'est dire autrement que les Cultural Studies, à contre-courant des disciplines scientifiques en général et de la géométrie en particulier, privilégient le point de vue de la subjectivité et, surtout, constituent une forme d'analyse « engagée » parce qu'elles postulent que les sociétés sont structurées de manière inégale et abritent divers types (injustes le plus souvent) d'accès à l'éducation, l'argent, la santé, etc., et qu'elles affichent l'ambition d'œuvrer pour les intérêts des moins favorisés, se proclamant en l'espèce les dépositaires d'une culture de gauche. Répudiant le cliché du chercheur enfermé dans sa tour d'ivoire, elles se réclament par conséquent de Walter Benjamin qui a mis en lumière le

scandale des exclus de la culture (dans son sens humaniste) et incarne exemplairement la figure de l'intellectuel engagé et indépendant. Elles représentent dès lors une discipline à géométrie variable, d'une part en raison du fait que les contours des sphères examinées ne sont jamais arrêtés et que ces sphères gravitent selon des trajectoires imprévisibles, et d'autre part pour la bonne et simple raison que toute prise de position, écrite ou orale, est consubstantielle à la personne de l'auteur, à sa compétence particulière et à ses parti pris politiques. En se référant systématiquement à leur vécu, les chercheurs des Cultural Studies se présentent comme des intellectuels « organiques » qui sont les témoins d'une culture et, par leur parole descriptive, les acteurs privilégiés du processus de compréhension des phénomènes culturels. Mais ils entendent aussi agir sur le contexte en assurant la médiation entre le pouvoir et les entités culturelles menacées. Et c'est là toute l'ambiguïté de ces disciplines qui, faute de pouvoir embrasser des phénomènes réguliers et, à partir de là, déterminer les lois de constitution et d'évolution des sphères culturelles, sont condamnées à parcourir des orbites changeantes, à composer avec les sphères elles-mêmes pour évaluer empiriquement leur positionnement dans l'espace et leur dynamique. Prises à témoin et souvent à partie, elles finissent par se mêler de politique et courent en conséquence le risque de perdre leur identité d'instances critiques et indépendantes. Mais en contrepartie, abdiquant toute ambition de calcul juste et vérifiable, elles apportent un témoignage irremplaçable sur le monde ouvert des identités en s'impliquant, en se « compromettant » avec leur objet de recherche et en se faisant le porte-voix de ce que ledit objet de recherche estime être sa vérité du moment. L'authenticité prime alors sur l'objectivité. En lieu et place d'une mesure exacte, les Cultural Studies portent la parole poignante du vécu et complexe du réel.

Voilà pourquoi nous avons entrepris de les définir par le biais d'une métaphore. Du fait que leur problématique n'est jamais définitivement arrêtée et qu'elles mutent avec le contexte, il fallait recourir au champ symbolique de la géométrie des sphères qui permet à la fois de circonscrire la démarche générale des Cultural Studies et de pointer l'aporie épistémologique sur laquelle elles achoppent. Le caractère mouvant de leur champ d'étude et de leur approche subjective, en contradiction avec les fins démonstratives de la géométrie, les voue à renoncer aux principes mathématiques de non-contradiction et de vérification et les rejette dans le domaine de l'aléatoire. En même temps, elles y gagnent en souplesse et sont une mine d'informations prises sur le vif et d'images éloquentes sur le phénomène de création continue des pratiques et symboles culturels. Rien n'est jamais défini *a priori*, rien n'est jamais

démontré de manière définitive, tout est perpétuellement à réactualiser, à réévaluer, à redéfinir. À défaut de pouvoir prétendre à une légitimité scientifique reconnue par l'ensemble des chercheurs, les Cultural Studies proposent sans doute une des manières les plus vivantes, les plus parlantes, les plus proactives et les moins apodictiques de porter témoignage sur la perméabilité des cultures et des identités et sur l'imprévisibilité du monde contemporain.

Anne Chalard-Fillaudeau

*Conseils bibliographiques*

Outre les ouvrages précités :

HOGGART Richard, *The Uses of Literacy*, Harmondsworth, Penguin, 1957, trad. française : *La Culture du pauvre*, Éditions de Minuit, 1970.

WILLIAMS Raymond, *Culture and Society: 1780-1950*, Harmondsworth, Penguin, 1958

l'on recommandera tout particulièrement la lecture des deux ouvrages suivants qui, pour l'un, présente les textes fondateurs de la discipline et, pour l'autre, établit une manière de bilan sur une discipline en actes et en devenir :

*The Cultural Studies Reader*, edited by Simon DURING, London, Routledge, 1993

Stuart Hall. *Critical Dialogues in Cultural Studies*, edited by David MORLEY and Kuan-Hsing CHEN, London, Routledge, 1996.

*Anne Chalard-Fillaudeau, ENS de Fontenay, agrégée d'allemand, licences de lettres et d'histoire de l'art, est docteur ès lettres de l'École Pratique des Hautes Études (discipline : études germaniques-histoire culturelle des pays de langue allemande). ATER à l'EPHE et chercheuse associée à divers organismes, elle travaille sur l'histoire culturelle des pays de langue allemande, l'histoire des idées en Europe, les cultural studies, la philosophie classique allemande (naissance de l'esthétique philosophique en Allemagne).*